

Anne-Laure Zwilling (DRES, CNRS-Université de Strasbourg, UMR 7354), *Le fratricide biblique, représentation de la violence humaine*

Peu de textes bibliques sont aussi connus que l'histoire de Caïn et Abel, qui figure parmi les récits primordiaux des premiers chapitres de la Genèse. Le récit a connu un grand succès littéraire et artistique, et on en connaît d'innombrables reprises. En réalité, ce passage est difficile à lire, et a donné lieu à des interprétations aussi nombreuses que variées. L'élément incontournable, cependant, reste le fratricide, le meurtre d'Abel par son frère Caïn. Il s'agit donc bien de prendre en compte un élément de violence dans la relation humaine qui se place au cœur même du lien familial. Le récit biblique propose donc une sémantique de la violence qu'il convient de chercher à placer, entre invariant culturel et diversité du rapport au texte. Le cadre biblique de référence a longtemps été matrice de sens ; il n'est pas sûr cependant qu'il conserve cette fonction en société postmoderne : quelles sont les modalités contemporaines de prophylaxie de la violence ?

Sophie Nordmann (GSRL), *Etat de César et Etat de David: esquisse d'une philosophie politique d'après E. Levinas*

Cette intervention cherche à engager, à partir de la lecture des textes d'E. Levinas, une réflexion sur les fondements de l'Etat et sur la fin que vise l'institution politique. A la théorie du conflit, sur laquelle repose la conception développée par Hobbes d'un Etat fondé sur sa capacité à mettre fin à la « guerre de tous contre tous », Levinas oppose en effet un autre principe fondateur: la "responsabilité-pour-l'autre", principe qui engage à penser autrement l'institution politique, et qui ouvre pour la philosophie politique des perspectives inédites dont Levinas trouve l'expression dans certains textes de la tradition juive.

Giulia Marotta (GSRL), *La théorie de la sécularisation comme conflit: un méta-récit post-moderne?*

Si après la déconstruction des précédentes théories de la sécularisation l'élaboration d'un nouveau paradigme unitaire est encore loin d'être réalisée, les modèles interprétatifs alternatifs auxquels on est aujourd'hui confronté trouvent leur cohérence dans la tendance à décrire l'affrontement entre la raison séculière et la religion non pas comme un processus linéaire et progressif, facilité par le déclin de l'un des antagonistes, mais plutôt comme un conflit nullement résolu pour la redéfinition des frontières et la redistribution du pouvoir entre ces deux sujets.

Les tentatives de réévaluation de la théorie de la sécularisation qui s'inscrivent dans cette démarche de problématisation reposent à leur tour sur deux perspectives de fond différentes. Certains auteurs (Berger, Bellah, Casanova) mettent l'accent sur la combativité dont le religieux a fait preuve face à l'agressivité de l'idéologie séculariste, en répliquant, en l'occurrence, par des stratégies de recomposition et d'adaptation particulièrement efficaces, au point que la société actuelle, parfois qualifiée de dé-sécularisée ou bien de post-séculière, manifesterait de plus en plus l'émergence d'une demande d'éthique que le seul héritage du libéralisme politique ne saurait satisfaire.

D'autres (Taylor, Asad) soulignent que la modernité devrait être comprise et décrite comme l'épicentre d'une conflictualité multiple et diffuse plutôt que polarisée, en n'étant, dans son essence et dès le début, qu'un champ d'ambiguïtés et de tensions paradoxales dans lequel la religion a joué sans cesse un rôle *intrinsèquement* actif, et non pas purement en conséquence du supposé échec du projet des Lumières. De ce point de vue, l'époque moderne, même dans

le cadre circonscrit de la civilisation occidentale, n'aurait pas été caractérisée par une plénitude de sens fondée sur la confiance dans la rationalité séculière, pas plus que la soi-disant post-modernité ne serait pas caractérisée par sa croissante insignifiance et par la fin de toute prétention à la vérité universelle émancipée du religieux.

Le but de notre étude est de dégager les éléments clés de cette réélaboration de la théorie de la sécularisation, et de déterminer dans quelle mesure elle peut donner lieu à un nouveau grand récit légitimant, peut-être impossible à démentir, selon lequel la modernité n'est pas tant une continuité dialectique qu'un véritable régime de discontinuité, ou autrement dit un conflit d'idées et d'exigences destiné à ne jamais connaître ni la synthèse harmonieuse des opposés qui l'animent, ni le triomphe de l'un d'entre eux.

Sara Teinturier (GSRL), *Une lecture de la modernité séculière. Culture, religion et violence dans l'œuvre de Christopher Dawson (1889-1970)*

Christopher Dawson, historien britannique, n'a cessé d'interroger les liens entre culture et religion, et principalement culture européenne moderne et religion chrétienne catholique. À le suivre, une telle relation serait organique, inclusive des réalités sociales et politiques de la vie humaine. Après le Moyen Âge, la rupture introduite par l'irruption de la modernité serait ainsi à l'origine tant de la primauté du rationalisme, du sécularisme et du matérialisme dans les sociétés européennes, que des désordres politiques que traverse le XX^e siècle. Outre ses positions par rapport à cette violence sociale et politique (totalitarisme, fascisme, guerres civiles, révolutions), Ch. Dawson identifie d'autres formes de violence. En effet, pour lui, l'apostasie, caractéristique des sociétés européennes sécularisées, apparaît comme une violence faite non seulement à la religion, mais également à la culture européenne elle-même. Entre les deux voies proposées à la religion – disparition ou retrait dans un ghetto –, Ch. Dawson propose une nouvelle alternative : la spiritualisation de la société comme seule possibilité de protection de la culture européenne. Quoique sa démarche a pu être comparée à celle d'autres intellectuels de son temps – Jacques Maritain et Étienne Gilson entre autres –, elle s'en distingue par son approche méthodologique. Aujourd'hui largement méconnu, Ch. Dawson a cependant été au cœur des débats du milieu du XX^e siècle.

Vincent Goossaert (GSRL), *Discours eschatologique, révoltes et guerres dans la Chine du 19^e siècle*

Un ensemble varié de discours eschatologiques traverse l'ensemble de l'histoire religieuse chinoise. À la fin de l'époque impériale, il prend des formes différentes selon les couches sociales, des élites lettrés au service de l'État jusqu'aux groupes marginalisés entrant en révolte contre lui – et cependant ces divers discours se croisent et s'entremêlent de multiples façons. Si ces discours se sont développés en temps de paix, ils sont particulièrement activés et réinterprétés en temps de guerre, notamment dans le contexte des dévastations de la guerre des Taiping (1851-1864) qui reste la guerre civile la plus sanglante de l'histoire humaine. L'exposé visera à montrer comment ces discours eschatologiques ont permis aux personnes prises dans la guerre d'en faire sens.

Daniela Campo (Max Planck Institute for the Study of Religious and Ethnic Diversity, Göttingen, Allemagne, et Gsrl, Paris), *Bouddhisme, violence et idéologies nationalistes en Asie au XX^e siècle*

De l'impérialisme au militarisme, du conflit ethnique à la guerre religieuse, l'association entre bouddhisme et violence dans l'Asie moderne et contemporaine a couvert un large éventail de situations. Pour comprendre les raisons de ce phénomène, j'évoquerai la manière dont le clergé bouddhiste s'est mobilisé à l'occasion de quelques conflits majeurs ayant intéressé plusieurs pays d'Asie au XX^e siècle. C'est pour s'insérer dans le processus de modernisation porté par les nouveaux États-nations que les institutions bouddhiques ont embrassé les idéologies nationalistes modernes, s'impliquant ainsi dans diverses formes de violence politique. Ce survol historique nous portera aussi à considérer comment les bouddhistes ont articulé et négocié la tension entre théorie et pratique, c'est-à-dire entre la norme et son application, au XX^e siècle.

Christof Dipper (Technischen Universität Darmstadt), *Religion et modernité – La perspective historique*

Le texte est divisé en trois parties : 1. Religion – l'exception européenne ; 2. Modernité, 3. Religion et modernité. L'exception européenne, entre autres, consiste en une notion de *religion* forgée par la raison et caractérisée par une notion strictement normative. *Modernité* est une époque historique qui a commencé vers 1760 et ensuite a transformé sans cesse les mentalités, les conditions de vie et les modalités de l'existence d'une manière irréversible. Cette évolution a produit trois seuils historiques aperçus par les contemporains comme crise et menant à une autre phase de la modernité : 1780-1820, 1880-1910, depuis 1970. Naturellement la religion, l'un des schèmes de perception et de comportement les plus essentiels, a été soumise, depuis les derniers 250 ans, à des changements fondamentaux. Contrairement au discours dominant, on doit en gros constater une plus grande productivité religieuse par rapport aux époques antérieures. L'exposé va présenter les détails caractéristiques de chacune des trois époques modernes.

Romain Sèze (GSRL), *La violence de la lutte comme préalable nécessaire à la reconnaissance d'un islam de France ?*

L'intérêt des sciences sociales des religions pour l'islam en Occident a d'emblée été caractérisé par le souci de saisir les transformations de cette religion dans des sociétés sécularisées. L'on ne peut alors que s'étonner que les présidents ou recteurs de mosquées aient à ce jour suscité si peu d'intérêt. Cette figure d'autorité n'existe telle quelle dans l'islam traditionnel. Elle est le produit d'une adaptation du culte musulman aux cadres légaux d'exercice du culte, lesquels imposent de désigner, à la tête des associations musulmanes, un président qui sera l'interlocuteur des pouvoirs publics. Les missions de ces acteurs s'élargissent à partir des années 1980/1990. À travers un certain nombre d'initiatives (rencontres interreligieuses, œuvres humanitaires, travail social...), ils participent activement à la vie publique à des fins de reconnaissance sociale du culte musulman. Depuis les années 2000, s'y juxtapose une recherche de visibilité génératrice de conflictualité dans l'espace public (prières de rue, multiplication sans précédent des « mosquées cathédrales »...), et qui pose la question de savoir si l'acteur musulman peut, ou non, y apparaître comme tel. Ce glissement de paradigme des mobilisations entreprises au nom de l'islam, qui s'inscrit dans une économie propre aux luttes pour la reconnaissance, génère une contradiction : alors que les luttes pour la reconnaissance visent à sortir du renvoi communautaire par la participation à la vie publique, cette visibilité disruptive y ramène incessamment, tout en alimentant l'imaginaire néo-populiste d'une islamisation de la France, et les violences qui en sont le corollaire.

Giovanni Vian (Università Ca' Foscari Venezia), *Conflit et violence dans l'Église catholique au début du XX^e siècle: la répression du modernisme*

Tout d'abord, le rapport exposera à grands traits la crise moderniste dans le cadre du catholicisme romain au début du XX^e siècle. Ensuite, on examinera les conditions dans lesquelles il est possible de parler de «violence» dans le conflit engendré entre les catholiques intransigeants et intégristes et les réformateurs religieux.

L'anti-modernisme a eu une série de caractérisations importantes. Sur le plan idéologique et conceptuel, il impliquait le rejet de toute notion de pluralisme théologique et la réaffirmation de la doctrine définie par l'Église comme vérité absolue. Ici il se pose à nouveau, comme au cours du XIX^e siècle, le problème de la relation entre liberté / vérité / erreur.

Sur le plan historico-philosophique l'anti-modernisme partageait les thèses du catholicisme intransigeant. Il s'opposait à la modernité, considérée comme une expression de la subjectivité humaine indépendante de l'autorité de l'Église, à la fois dans la vie individuelle et, surtout, dans la construction de la société, et donc une modernité entendue comme alternative radicale au modèle de la société hiéocratique proposée par le magistère pontifical.

Enfin, on ira se concentrer sur certains aspects pratiques de la répression antimoderniste (entre autres, procédures d'inquisition menées par les congrégations romaines, congédiements des professeurs des séminaires catholiques et des universités pontificales, exclusion des suspects de l'activité pastorale, violation du secret de la correspondance, espionnage), afin de montrer quels types de violence ont été utilisés dans la lutte contre les réformistes religieux.

Yusuke Inenaga (GSRL), *Les mouvements shintoïstes ennemis de l'Ouverture : la haine de la différence culturelle lors de la transition politique du XIX^e siècle*

Durant la construction de l'État moderne au Japon, les tensions accrues entre les cultes bouddhiste, shintoïste et chrétien, posent la question de l'émergence du nationalisme religieux après l'ouverture du pays, en 1853. Lors de la transition entre régime Tokugawa et monarchie constitutionnelle, notamment dans les années 1870, le bannissement des chrétiens japonais et l'iconoclasme shintoïste à l'égard des objets d'art bouddhiques interrogent sur la place du religieux dans la Nation : de violents conflits culturels au sein d'un espace territorial spécifique impliquent une véritable remise en question des fondements de la différenciation politique. Celle-ci peut être considérée comme incompatible avec la logique des codes culturels et rend possible l'instauration d'un pluralisme confessionnel.

Emmanuel Kreis (GSRL), *Les catholiques intégraux français face aux violences antijuives nationales socialistes en Allemagne: les ambiguïtés de la Revue internationale des sociétés secrètes*

Les catholiques intégraux sont des acteurs centraux de la renaissance et de la diffusion de l'hostilité antijuive, en France durant l'entre-deux-guerres, par la mise en circulation de textes et la formation d'une nouvelle génération de polémistes antisémites, dont Henry Coston, Jacques Poncard ou Léon de Poncins sont autant d'exemples. Ces tenants d'un combat antijuif inscrit dans une vision catholique du monde ne sont pas sans ambiguïté face aux antisémites

d'outre-Rhin qui, perçus comme antichrétien et antifrançais, fascinent autant qu'ils repoussent.

La très catholique *Revue internationale des sociétés secrètes* (1912-1939) de Mgr Jouin illustre ce phénomène et constitue un objet de choix pour rendre compte des représentations politiques et religieuses de l'intégralisme français. La revue, proche des réseaux catholiques intégraux de Mgr Benigni, tient une place majeure dans la transmission des spéculations antijuives de la Belle Époque à la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de polémistes des années 1930, à l'instar de Xavier Vallat, sont des lecteurs assidus du périodique et suivent avec intérêt les réunions organisées par sa ligue Franc-catholique.

Dès le début des années 1920, Mgr Jouin et ses collaborateurs nouent des relations avec divers milieux antisémites européens et, notamment, les sulfureux nationaux socialistes Allemands et Autrichiens. Alliés potentiels, ils sont également des adversaires dont les progrès inquiètent réellement les rédacteurs de la *R.I.S.S.* qui voient d'un mauvais œil la séduction grandissante qu'ils exercent sur les antisémites français. Les victoires électorales et l'arrivée au pouvoir des nationaux socialistes en Allemagne sont accueillies avec ambivalence et sèment le trouble chez les tenants de l'intégralisme. Il s'agit de se démarquer par rapport à un discours concurrent ; opposer une hostilité antijuive catholique à un antisémitisme qualifié de « païen », « raciste » et « violent ». La violence exercée par les nationaux socialistes contre les juifs occupe une place importante dans ce processus de différenciation. Le « règlement brutal de la question juive » en Allemagne entre en contradiction avec la « conscience chrétienne » et les positions de l'Église. Pourtant, face aux évolutions politiques nationales et internationales de la seconde moitié des années 1930, la *R.I.S.S.*, qui se montrait jusqu'alors pour le moins ambivalente face au terme d'« antisémitisme » et refusait le racisme, ne craint plus de qualifier son hostilité antijuive d'« antisémitisme » et légitime en grande partie les violences exercées en Allemagne.

L'examen des ambiguïtés et fluctuations de la *R.I.S.S.* vis-à-vis des violences nationales socialistes questionne les relations complexes entre l'hostilité antijuive catholique et l'antisémitisme et d'une manière plus générale le rapport de l'Église à la violence. Il permet également de rendre compte de certains choix, orientations idéologiques ou pratiques des milieux intégralistes durant la période de l'Occupation. Si certains n'hésitent pas à se faire les relais de l'antisémitisme nazi, d'autres semblent s'accrocher, envers et contre tout, à une tradition antijudéo-maçonnique catholique et, pour une part, refuseront une collaboration jugée incompatible avec l'engagement catholique et qui ignore la dimension « mystique » de leur combat antijuif.

Alessandro Santagata (GSRL), *La violence de la libération. Les théologiens de la révolution dans l'Italie des années 1970*

La question de la lutte armée et du terrorisme dans l'Italie des années soixante-dix n'est plus aujourd'hui seulement l'un sujet de la discussion publique, mais il concerne aussi le domaine de l'histoire contemporaine et, plus généralement, des sciences humaines. Par cet exposé, nous nous proposons de focaliser l'analyse sur les origines religieuses du phénomène. En particulier, on concentrera notre attention sur le rôle joué par les « théologiens de la révolution », ceux qui ont introduit dans le débat italien de l'après-Concile Vatican II les suggestions latino-américaines sur la libération des peuples à travers la violence. En investiguant les biographies et les œuvres des théoriciens catholiques de la lutte de classe (Giulio Girardi, Corrado Corghi, Giovanni Franzoni, etc.) on cherchera de mettre en lumière les réseaux culturels du gauchisme italien des « années 68 » et de souligner la contribution des chrétiens au discours sur la violence libératrice et, ensuite, à sa réalisation.

Fatiha Kaoues (GSRL), *Les missions évangéliques au Moyen Orient au péril de la violence*

Les missionnaires évangéliques ont pris pied au Moyen Orient au début du XIXe siècle. A de nombreuses occasions, les missionnaires se sont confrontés à la violence dans tous ses aspects. En 1860, les violences intercommunautaires ont secoué la Montagne libanaise et placé les missionnaires en position fort périlleuse. En Egypte, les missionnaires ont développé leur activité d'évangélisation à l'ombre de l'impérialisme britannique. La Grande Bretagne a en effet exercé sa domination sur l'Egypte dès 1882. Dès lors, les missionnaires étaient considérés comme le prolongement idéologique de la colonisation. Ainsi, les missions ont été directement la cible des militants indépendantistes. Témoins privilégiés des guerres qui ont secoué le Moyen Orient durant des décennies, ces chrétiens évangéliques ont été assimilés à des pays dont ils réprouvaient pourtant souvent les orientations de politique étrangère.

Enfin, au plan symbolique, la question de la violence a été au coeur même de la pensée évangélique. L'évangélisation, en tentant d'arracher des individus à leur culture originelle et parfois même, à leur famille, n'exerce t-elle pas sur les consciences individuelles une forme de coercition morale ? Je tenterai, en mobilisant les moments forts du développement évangélique au Moyen Orient, d'apporter quelques réponses à ces questionnements.

Alfonsina Bellio (GSRL), *'Miraculusi e zirrusi'. Bagarres et conflits dans les liens aux figures du panthéon agro-pastoral calabrais entre passé et présent*

Les formes religieuses de la société paysanne de l'Italie méridionale exprimaient une conception des liens entre humains et figures divines souvent articulés autour de la conflictualité réciproque, de l'idée de susceptibilité et vengeance. Ce "panthéon agro-pastoral" n'étant qu'une projection céleste et très humanisée de la conflictualité et des processus de revendication identitaires des communautés. Cette intervention analysera les formes du conflit exprimées par la culture paysanne au prisme des faits religieux, tout en soulignant les transformations radicales intervenues dans les dernières décennies, avec le passage à l'ultramodernité de ce monde.